

# Village Alzheimer

## «Dans un Ehpad classique, j'aurais déperî»

À Dax, le projet expérimental inspiré d'un modèle néerlandais se veut un havre de liberté et de médicalisation douce, à rebours des institutions restrictives, pour permettre à ses 120 résidents de mener une vie aussi normale que possible malgré la maladie.



Une résidente du village Henri-Emmanuel et son fils, mercredi à Dax.

Par  
**EVA FONTENEAU**  
Envoyée spéciale à Dax.  
Photos **ASTRID LAGOUGINE,**  
**HANS LUCAS**

Sur un banc, un après-midi de septembre à Dax, Arnaud enlace sa mère avec affection. Elisabeth, diagnostiquée Alzheimer quelques années plus tôt, fredonne par bribes *Faute sentimentale* d'Alain Souchon. La musique s'échappe du portable de son fils. Comme happés par le souvenir d'une joie intacte, les pieds de la septuagénaire tapotent le sol en cadence. Arnaud sourit : il y a quelques mois encore, dans le précédent Ehpad où elle vivait, il ne retrouvait qu'une silhouette voûtée, «ralentie par les médicaments». Au moment de la journée mondiale dédiée à la maladie, le 21 septembre, la scène a la force tranquille d'un instant de répit. «On a vécu des moments durs, avec la culpabilité de ne pas pouvoir lui offrir une vie plus douce. C'est extraordinaire de la voir comme ça», résume, ému, l'informaticien. Ici, au village Alzheimer Henri-Emmanuel, l'air semble plus léger. Pas de blouses blanches ou de pièces aseptisées, ni de portes verrouillées par des digicodes : à la place, un décor familial où les villageois qui vivent avec la maladie croisent leurs voisins à l'épicerie, s'attardent à la

médiathèque, mangent au restaurant, vont voir des spectacles à l'auditorium ou discutent chez le coiffeur. Impossible, pour celui qui vient pour la première fois, de les distinguer des 80 bénévoles et 138 professionnels en équivalent temps plein, parmi lesquels des médecins, infirmiers, kinés, psychologues... Le cadre, en imitant la banalité du quotidien pour mieux préserver les acquis, l'estime de soi et garantir la liberté de vie, crée l'illusion de ne pas être enfermé, sans tomber dans l'écueil d'une cité anxieuse à la Truman Show.

### RECÉRER UN BOUT DE CHEZ SOI

Un matin de novembre 2013, c'est en découvrant un article du *Monde* sur le modèle néerlandais de Hogeweyk que l'ancien président socialiste du département, Henri Emmanuelli, a eu l'idée de le transposer dans les Landes. À peine deux ans plus tard, François Hollande l'érigéait en projet national en apportant un financement de l'Etat pour cette expérimentation inédite en France et perçue par certains comme un tournant majeur dans la prise en charge du vieillissement. Coût total du projet : 29 millions d'euros, avec un budget de fonctionnement de 8 millions par an. Mort en 2017, Emmanuelli n'aura pas vu la pose de la première pierre en 2018, ni son inauguration en 2022. En 2025, le projet continue d'attirer des visiteurs et des médias du monde entier, curieux d'en comprendre le fonctionnement. Le village, en phase expérimentale jusqu'en 2026, accueille désormais 120 résidents, en grande majorité originaires du Sud-Ouest. Soucieuse de rester dans la moyenne des prix des Ehpad publics landais, la collectivité a fixé le prix à la journée à 70 euros. Une dizaine de places sont réservées aux personnes avec un Alzheimer précoce. La plus jeune a 43 ans. À côté de la place centrale, bordée d'arcades, un parc de 5 hectares ponctué de massifs, d'arbres et d'étangs sécurisés, s'étire. On y croise des gens qui flânent sans contrainte, parfois un peu hésitants, mais libres. Au milieu des allées, une dame se penche pour cueillir une fleur, un sourire aux lèvres. Chaque quartier porte un nom inspiré de territoires du Sud-Ouest et s'organise autour de quatre grandes maisonnées de 300 m<sup>2</sup> où vivent en colocation sept à huit résidents à des stades différents de la maladie. À l'intérieur, tout a été pensé par la psychologue de France-Alzheimer Landes, Nathalie Bonnet. Lors de l'emménagement, chacun apporte ses meubles – sauf le lit, imposé pour des raisons techniques – pour recréer un bout de chez soi. Isabelle, 63 ans, ex-DRH, a rempli sa chambre de photos, de cadres et de bibelots bariolés. «Ça me ressemble», dit-elle. Face au lit, le phare de Cor-



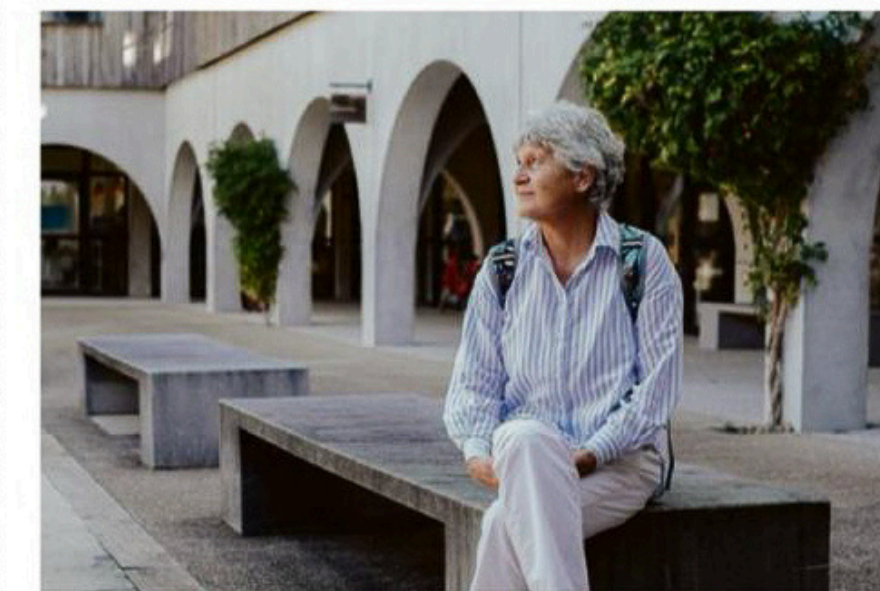
douan veille : «Il me rappelle ma passion pour l'océan, ça m'aide à me souvenir.» Dans chaque maison, une grande pièce baignée de lumière réunit cuisine, salle à manger et salon, avec buanderie attenante. Comme à la maison, les habitudes s'inventent au gré des personnalités : grasse matinée ou balade, lecture tardive, envie de cuisiner ou de passer le balai... rien n'est interdit. Des «maîtresses» et «maîtres de maison», tous soignants, veillent, disponibles à chaque heure du jour. La nuit, une équipe prend le relais. «Le plus important étant de ne pas contraindre. Ici, pas d'heure de coucher ou de douche imposée, et personne n'entre dans les chambres sans autorisation», insiste Mathilde Charon-Burnel, cheffe de projet et directrice générale adjointe des grands projets sociaux et médico-sociaux au département. Au coin fumeur, Isabelle partage une cigarette avec Brigitte, 65 ans. «Un coup de cœur», dit-elle à propos de cette amitié récente. La maladie s'est déclarée chez Brigitte à 58 ans. «C'est très dur de se voir décliner sans pouvoir rien faire. Dans un Ehpad classique, je pense que j'aurais déperî. C'est ma neurologue qui m'a parlé de ce village», raconte l'ancienne artisanne savonnière. Habitue à «s'occuper des autres», elle a admis qu'il était temps de penser à elle. Le plus difficile a été de convaincre sa fille : «Elle ne voulait pas me laisser partir. Moi, je voulais la libérer. Pour qu'elle puisse vivre sa vie tout en me sachant entre de bonnes mains.» Son seul regret : cohabiter avec certains résidents à un stade plus avancé de la maladie. «Je sais que c'est censé créer une dynamique, mais pour moi c'est effrayant. J'ai l'impression qu'on me tend un miroir de ce qui m'attend», soupire-t-elle, avant de concéder qu'elle est

simplement dans le regard de ses clientes. «Un bonheur», glisse-t-elle. À l'atelier jardinage, Vincent, animateur, observe la puissance des mémoires gestuelle et olfactive : «L'odeur de l'herbe coupée, du foin, la récolte... c'est puissant.» Manu, maîtresse de maison, organise des karaokés hebdomadaires dans deux maisons pour «créer de la vie». Certaines scènes restent gravées : la doyenne, 105 ans, qui se balance dans son fauteuil sur un air de David Guetta. «On pousse les gens à sortir de chez eux au maximum», complète la cheffe de projet Mathilde Charon-Burnel. «Notre philosophie, c'est d'apporter du soin centré sur la personne. On va s'adapter au villageois et non l'inverse. La possibilité d'aller et venir est très bénéfique, notamment pour les plus jeunes», abonde Gaëlle Marie-Baillet, médecin psychogériatrie et coordinatrice du village. Pour déconstruire les schémas pré-établis et limiter l'anxiété, elle consulte au domicile de ses patients tout en s'efforçant d'abaisser les

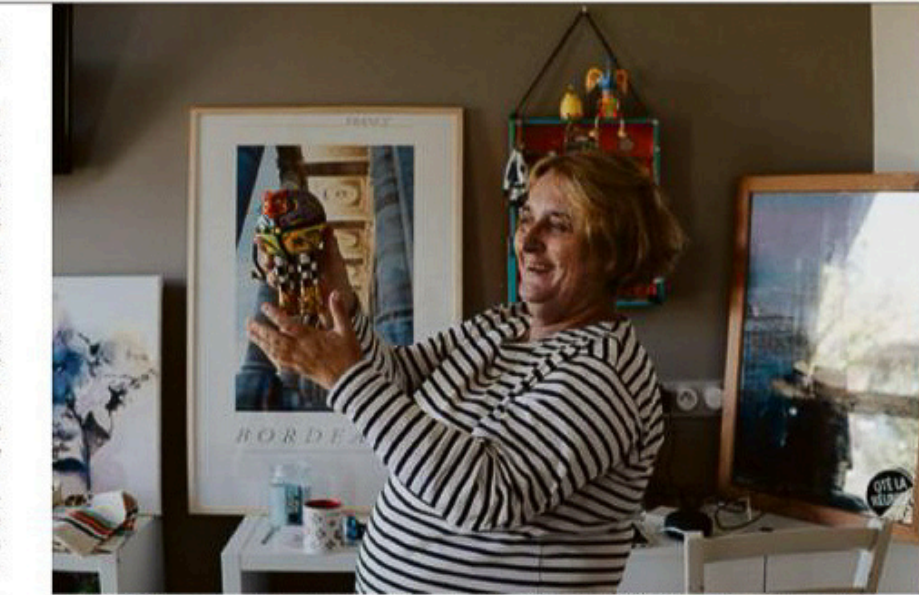
«plutôt heureuse» à Dax. Passionnée d'arts, elle suit des cours de danse avec Isabelle et s'approprie à monter sur scène dans un spectacle amateur. Expo, humour, théâtre... La cité a lancé, dans son auditorium, sa première saison culturelle ouverte au public. Prochaine étape : l'ouverture de l'épicerie du village et du restaurant aux personnes venant de l'extérieur. Un moyen pour les résidents de retrouver des éclats de leur vie d'avant.

### «S'ADAPTER AU VILLAGEOIS ET NON L'INVERSE»

Pour répondre aux envies et aux besoins, le village organise chaque semaine un grand nombre d'activités. Sur la place centrale, l'*m So Excited* des Pointer Sisters résonne depuis la salle de sport, où un groupe pédales en rythme sur des vélos pour garder la forme. A quelques pas, Caroline, socio-coiffeuse, sourit derrière ses ciseaux : recréer une routine capillaire, c'est offrir un peu de normalité et de bien-être. Pas besoin de mots, parfois un souvenir surgit



Brigitte, 65 ans, diagnostiquée il y a sept ans, se dit «plutôt heureuse» à Dax.



Isabelle, 63 ans, a rempli sa chambre de photos, de cadres et de bibelots : «Ça me ressemble.»

thérapies médicamenteuses. «Le temps est notre allié au village. Alors que les structures classiques manquent de moyens, nous faisons tout pour réduire au maximum les hospitalisations.»

Avec toute liberté vient aussi une part de risque. La direction, qui fait le choix d'une sécurisation douce avec des clôtures qui se fondent dans le paysage ou des systèmes de détection de chute lumineux, prévient ainsi les familles : le résident va pouvoir déambuler sans avoir toujours quelqu'un derrière lui, notamment dans le parc. Afin d'éviter que les gens ne se perdent, les chemins sont balisés en contraste avec la pelouse. Et pour limiter le risque de crises d'angoisse en se retrouvant face à un mur ou en se demandant comment ils sont arrivés là, la circulation et l'architecture ont été méticuleusement étudiées. Aucun couloir ou presque n'est sans issue, aucune porte n'est verrouillée. Au village, on peut toujours avancer. «Avec cette approche, nous n'avons pas plus d'accidents qu'ailleurs», assure Mathilde Charon-Burnel. La force du projet est aussi qu'il s'adosse à un programme de recherche et d'évaluation indépendant d'envergure, piloté par l'Inserm. Les premiers résultats permettent déjà d'affirmer qu'il n'y a «pas de dégradation sur le plan clinique au cours des douze premiers mois». Des observations qui contrastent nettement avec la littérature internationale, qui signale souvent un accéléré du déclin en institution. L'utilisation d'anxiolytiques et d'antidépresseurs serait aussi moindre. Sans parler de l'amélioration de la qualité de vie des aidants et des professionnels.

Des résultats consolidés doivent être publiés en novembre. L'espoir d'Henri Emmanuelli était simple : que ce village ne reste pas un cas isolé. Dans ce bout de monde, même si on sait qu'on ne peut pas être tranquille pour des raisons de contraintes financières, on se rassure avec l'espoir d'un essai au-delà d...

